
LES
BEN - DJELLAB
SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR
LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140 et 141)

Ici encore, nous devons compléter le récit de cet épisode par d'autres renseignements recueillis dans le pays, auprès des vieillards. D'après eux, cette campagne du bey Mamelouk eut lieu en 1818, et non en 1821, et nous verrons par la suite que cette erreur de date s'explique. Ils ajoutent que son résultat négatif, au point de vue du renversement du Sultan Mohammed, est dû aux intrigues de Kamira, femme du cheikh El-Arab Debbah, qui nourrissait contre Ferhat ben Saïd une antipathie manifeste. Debbah, avons-nous vu, avait pour frère Saïd. Or, le premier avait eu de Kamira des enfants d'une physionomie très commune, que rien, ni l'intelligence ni la valeur ne faisaient distinguer. C'étaient, disent les Arabes, de bons cavaliers de *mitieu de goum*, mais non des *cavaliers de tête*. Les enfants de Saïd, au contraire, Ferhat notamment, étaient superbes; ils brillaient entre tous par leur valeur et la tournure de leur es-

prit. Aussi les nomades, caractérisant fort souvent les hommes et les choses par des mots expressifs, disaient encore à leur sujet :

الشيخ الذبّاح جهل جاب نياق
والشيخ سعيد نافتة جاب جهال

Le cheïkh Debbah, chameau étalon, a eu pour enfants des chamelles ; tandis que Saïd, doux comme une chamelle, a engendré des chameaux étalons.

Ces comparaisons figurées prises sur le fait, dans le milieu même qui constitue la vie journalière du saharien, avaient profondément froissé l'amour-propre de Kamira, comme femme et comme mère. Elle espérait un jugement moins sévère pour ses enfants, les enfants du cheïkh El-Arab Debbah qui, lui, jouissait à tous les points de vue d'une légitime considération. La jalousie de la mère outragée s'était transformée en haine contre Ferhat ben Saïd. Avec cette passion, cet acharnement de tous les instants que certaines femmes apportent dans l'expansion de leurs sentiments, quels qu'ils soient, elle avait fini par désaffectionner le neveu auprès de son oncle.

Si Ferhat devenait sultan de Tougourt, son prestige, déjà grand parmi les nomades, allait grandir encore. Ce serait lui certainement que les populations acclameraient un jour pour succéder à Debbah, dont le grand âge faisait prévoir la fin prochaine. Cette dignité de Cheïkh El-Arab, Kamira la voulait pour héritage à ses enfants. Dans ce but, elle ne négligeait rien afin de nuire à leur futur rival.

Les nomades en incursion emmènent tout avec eux, femmes et enfants, comme dans une émigration. Les armées européennes ont le drapeau pour point de ralliement ; le nomade a la famille autour de laquelle il tient pied à la dernière extrémité et se fait tuer. Kamira suivait donc son mari pendant l'expédition contre Tougourt, et d'étape en étape elle préparait par ses intrigues le résultat de la campagne, c'est-à-dire un échec pour Ferhat. Les émissaires entre elle et le sultan Mohammed se succédaient ; ses

démarches actives amenèrent enfin l'arrangement pécuniaire dont il est parlé plus haut. Mais Ferhat, au caractère bouillant, déçu pour la deuxième fois dans ses espérances, n'ignorait pas d'où partaient les coups qui le frappaient. Après une violente altercation avec son oncle Debbah, il s'éloignait du camp devant Tougourt avec les Troud et un certain nombre de nomades, ses partisans, et se retirait au Souf sans avoir pris congé du Bey. Les effets de son mécontentement ne devaient pas tarder à se manifester. A peine l'armée turque était-elle rentrée à Constantine que Ferhat, sortant du Souf, tombait sur les Oulad El-Bahar, fraction des Selmia tenant pour Debbah, et leur enlevait 400 chameaux. En même temps, il coupait tous les chemins entre Tougourt et le Tell, déclarant ainsi à la fois la guerre au Bey, à son oncle, le cheïkh El-Arab, et au sultan tougourtin.

Nous voici maintenant à la campagne du Sud de 1821, qu'il ne faut pas confondre avec les précédentes. Ferhat ben Saïd était toujours en révolte dans le Souf. Les habitants de cette région, nous dit l'historien des Beys, comptant sur leur éloignement et sur les sables mouvants qui entourent leurs oasis, n'avaient jamais reconnu que d'une manière tout à fait nominale l'autorité des Beys. Ni les difficultés de cette expédition, ni la résistance désespérée des ennemis ne purent arrêter Ahmed Bey Mamelouk. Il entra en vainqueur à El-Oued, capitale du Souf, et la ville fut livrée au pillage. Le butin était immense : or, argent, *teber* ou poudre d'or, étoffes du Djérid, de Tougourt, des Ziban, tout devint la proie du soldat ; les malheureux habitants se virent en quelques heures dépouillés de toutes leurs richesses. Leurs chameaux servirent à porter les charges innombrables de dattes qui furent retirées des magasins.

A son retour, le Bey repasse par Tougourt. Sultan Mohammed, craignant pour sa ville le même sort que celui que venait d'éprouver le Souf, paya non-seulement l'impôt auquel il était tenu, mais encore y joignit des présents considérables, qui consistaient en étoffes du pays, en poudre d'or, en plumes d'autruche et en argent monnayé à l'effigie du bey de Tunis. En outre, les soldats emmenaient à leur suite des autruches, des gazelles, des cerfs, jusqu'à de jeunes paons. On remarquait encore deux dro-

madaïres de la race dite mahari. Sur leur dos, on plaça deux selles appropriées à ce genre de montures et recouvertes de drap rouge et de velours. Le Bey monta sur l'un d'eux, tandis que l'autre était conduit devant lui, mêlé aux chevaux de ses écuries, parés de leurs plus riches harnachements.

Lorsque cet immense cortège arriva en vue de Constantine, les habitants, prévenus par la renommée des brillants succès que venait de remporter le Bey, sortirent en foule de leurs murs pour lui adresser leurs félicitations et jouir d'un si nouveau spectacle. Les troupes furent reçues au milieu des acclamations les plus bruyantes. Les rues, devenues trop étroites pour livrer passage à toute cette multitude, formaient comme une haie vivante jusqu'à la porte du palais du Bey.

Pour éviter l'encombrement, les chamcaux et les mulets chargés du butin avaient été laissés hors de la ville, campés sur les bords de l'oued Roumel. Le lendemain, on introduisit les mulets portant l'or, l'argent, les tapis et les autres étoffes. Toutes ces richesses furent déposées au palais. Les deux jours suivants furent employés à décharger dans les magasins publics les tellis remplis de dattes, dont une partie fut distribuée (1). Tels étaient les résultats matériels de cette campagne dans le Sud, mais la tranquillité n'était point rétablie pour cela. Ferhat ben Saïd, voyant la lutte impossible contre les forces qui venaient l'accabler, avait fait le vide devant elles, les laissant piller à leur gré. Avec ses Troud, il s'était éloigné dans la direction des steppes qui séparent le Souf de R'damès, où il était impossible à une armée d'aller le poursuivre. Mais, aussitôt le départ du Bey, il s'était hâté de venir reprendre le métier de batteur de dunes, ne laissant ni trêve ni repos aux sujets de son ennemi, le Sultan Mohammed. Celui-ci ne vécut, du reste, pas longtemps après ces derniers événements. Sa mort eut lieu en 1822. Il laissait quatre enfants : Amer, Ahmed, Ibrahim et Ali. C'est Amer, l'aîné, le même qui avait fait feu de son fusil sur le Bey, lors de sa première campagne, qui prit le pouvoir en main.

Toutes les calamités qui avaient affligé l'Oued Rir' sous divers

(1) Vayssettes, *Histoire des Beys de Constantine*.

règnes précédents allaient reparaitre. Le Sultan Amer était ivrogne, sensuel et rapace. Avec de tels vices, il fallait s'attendre à beaucoup d'iniquités de sa part. Tout d'abord, ses jeunes frères lui portant ombrage, il les séquestra dans la Kasba, défendant sévèrement qu'ils eussent aucune relation avec l'extérieur. Ahmed, le cadet, seul en âge de comprendre la pénible situation qui lui était faite, réussit à prendre la fuite. Par de nombreuses protestations d'amitié, Amer parvint cependant à le rassurer et à le décider à revenir auprès de lui ; mais, parjure à sa parole, il ne tardait pas à le faire assassiner, ainsi que son cousin Mahmoud. La ville de Temacin, qui naguère avait donné asile à ces deux jeunes gens, s'étant indignée trop ouvertement de leur mise à mort, s'attira en cette circonstance le courroux du sultan tougourtin. Mais Temacin avait de nombreux amis dans le Souf et avant de commencer la lutte, Amer jugea prudent de gagner l'alliance de Ferhat ben Saïd. Ferhat était alors Cheïkh El-Arab ; il avait succédé à son oncle Debbah. La neutralité de ce chef entraînait celle des Troud. Sans inquiétudes de ce côté, Amer marcha alors contre Temacin. Un terrible combat s'engagea devant la ville. De part et d'autre on subit des pertes considérables et on finit par se séparer, chaque parti s'attribuant la victoire. Temacin avait résisté grâce à l'appui que lui avaient prêté les gens du Souf, du village de Guemar. Amer se tourna contre ceux-ci qu'il alla attaquer dans leur pays même ; mais il était écrit qu'il ne serait pas plus heureux devant Guemar qu'il ne l'avait été devant Temacin. Rentré à Tougourt, fort désappointé, une tumeur, probablement un anthrax, se déclara entre ses deux épaules et il ne tarda pas à mourir. Son règne avait duré une dizaine d'années environ.

Ibrahim succéda à son frère Amer vers l'année 1830. Relégué jusque-là dans une zaouïa où il ne pouvait porter ombrage, il avait fini par prendre les mœurs des marabouts au milieu desquels il vivait. Tout son temps était absorbé par la lecture du livre sacré et les pratiques religieuses. La notice mentionne par erreur que c'est sous le règne de ce prince que fut bâtie la grande mosquée de Tougourt, appelée Djama El-Kebir. L'inscription que nous avons mentionnée précédemment rappelle, en effet, la

réparation d'une chaire par le cheïkh Ibrahim, en l'an 1834, mais non la construction du temple lui-même, qui remonte à une époque antérieure. Sur une plaque de marbre qui décore le fronton de la porte de la grande mosquée existe une inscription commémorative qui nous fixe à cet égard. Elle est ainsi conçue :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
صَلَّى اللَّهُ عَلَى سَيِّدِنَا مُحَمَّدٍ
كَمَل بِنَاءَ هَذَا الْمَسْجِدِ الْأَعْظَمِ بِحَوْلِ اللَّهِ وَحَسَنِ عَوْنِهِ عَلَى يَدِ مَنْ
أَحْسَنَ بِنَاءَهُ بِتَفْوِيءِ مِنَ اللَّهِ وَرِضْوَانِهِ الْأَمِيرِ الْأَسْعَدِ الْأَهْمِي الْأَرْشَدِ
فَاصْدًا بِهِ وَجْهَ اللَّهِ الْأَكْرَمِ الشَّيْخِ إِبْرَاهِيمَ بْنِ الْمَرْحُومِ الشَّيْخِ أَحْمَدَ
بْنِ مُحَمَّدِ بْنِ جَلَّابٍ سَنَةِ ١٢٢٠
وَبِاللَّهِ التَّوْفِيقُ

« Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. Que Dieu accorde ses grâces à Mahomet ! Cette mosquée cathédrale a été *achevée*, avec l'aide et la puissance de Dieu, par l'émir très fortuné, très généreux et très orthodoxe Ibrahim, fils de feu le cheïkh Ahmed ben Mohamed ben Djellab, en l'an 1220 (1805 de J.-C.)

« C'est par un sentiment de piété et uniquement dans le but d'être agréable à Dieu, très généreux, qu'il a accompli cette œuvre. Notre confiance doit être placée en Dieu ! »

On voit par cette inscription que la grande mosquée, commencée à une époque antérieure pour remplacer celle effondrée par les boulets de Salah Bey et dont il ne restait d'autre vestige que le minaret, fut *achevée* en 1805. Elle n'est donc pas l'œuvre de l'Ibrahim de 1830 et encore moins celle d'Ibrahim ben Gana, comme l'a annoncé un écrivain mal renseigné. La similitude de noms et certains dires prétentieux non contrôlés, ont amené une confusion complète.

Nous avons exposé que le sultan Ibrahim ben Ahmed, après

avoir été pris par trahison, puis interné à Constantine par ordre de Salah Bey, avait ensuite été replacé à la tête de ses États par ce même Bey. Le gouvernement du prince tougourtin fut prospère durant plusieurs années et c'est alors, c'est-à-dire en 1805, que la grande mosquée put être achevée. Les colonnes, les marbres, les faïences vernies et les boiseries découpées avaient été apportées de Tunis par caravanes.

Après cette digression, reprenons notre récit.

Nous sommes en 1831, depuis un an, le drapeau de la France flotte sur la Kasba d'Alger. Sultan Ibrahim régnait paisiblement depuis cette époque, quand un désir pieux le poussa vers le tombeau du Prophète. Laissant le pouvoir à son jeune frère Ali, il partait pour la ville sainte avec une vingtaine de serviteurs, allait à Tunis où il s'embarquait sur un navire faisant voile pour Alexandrie.

Ali, que les chroniques locales ont surnommé El-Kébir, le grand, pour le distinguer d'un autre Ali que nous verrons plus loin, s'est trouvé mêlé à une série de faits qui font époque dans le pays, ne serait-ce que par les ouvertures qu'il adressa l'un des premiers à la France, lui offrant son alliance et ses services pour la conquête de la province de Constantine.

Cela paraît étrange de la part d'un prince saharien, si éloigné du petit lambeau de terre d'Afrique que nous occupions à ce moment et qui ne nous connaissait nullement. Quelques explications sont donc indispensables.

Nous avons dit plus haut qu'à la mort du Cheïkh El-Arab Debah, son neveu, Ferhat ben Saïd, l'avait remplacé, reprenant sans partage l'autorité suprême que tous ses ancêtres avaient exercée de père en fils dans le Sahara.

Ali, souverain intérimaire de Tougourt pendant l'absence de son frère Ibrahim, parti pour La Mecque, était devenu l'ami de Ferhat ben Saïd. Celui-ci commandait à tous les nomades depuis plusieurs années et sous une succession de Beys, lorsque en 1826, à la tête de la province de Constantine, arrivait El-Hadj Ahmed. Ce nouveau Bey était le petit-fils d'Ahmed Bey El-Colli, dont

nous avons déjà parlé ; sa mère et son aïeule étaient filles de la famille des Ben Gana. Cette simple indication devrait suffire pour percevoir ce qui va advenir sous le nouveau règne, c'est-à-dire que tous les efforts gouvernementaux vont tendre encore une fois à renverser la famille féodale des Bou Okkaz pour lui substituer celle des Ben Gana.

Mohammed bel Hadj ben Gana était en effet immédiatement nommé Cheïkh El-Arab. Nous aurons plus loin, dans l'historique des Douaouda, à parler de la lutte qui éclata alors entre les créatures du Bey et les familles féodales du pays. Pour le sujet qui nous occupe, nous nous bornerons à rappeler que le régent tougourtin, Ali, était avec sa petite armée auprès de Ferhat ben Saïd lorsque El-Hadj Ahmed Bey surprit leur camp à Badès en 1832 et, grâce à son artillerie, leur fit subir des pertes considérables. Après ce désastre, ruineux pour leur parti, les champions de la résistance, ne se sentant plus assez forts pour faire face à l'ennemi commun, songèrent à réclamer l'appui des Français et à contracter une alliance dont le but était de renverser Ahmed Bey et d'élever à sa place au beylik de Constantine le prince de Tougourt Ali, qui reconnaîtrait la suzeraineté de la France et lui payerait tribut.

L'envoyé de Tougourt, qui n'était autre que le fils du prince, arriva à Alger au mois de janvier 1833, par la voie de Tunis. Quand il se présenta au Consul de France dans cette résidence, il était dans un état presque complet de dénûment, qu'il expliqua en disant qu'il avait été dépouillé par les tribus au-dessus de Kairouan. Du reste il était porteur de lettres de créance qui parurent en règle. Le Consul de France l'envoya en conséquence au général duc de Rovigo, commandant alors notre armée d'occupation d'Afrique, par le premier bâtiment partant pour Alger. Les offres que le jeune ambassadeur fit au nom de son père étaient tellement avantageuses qu'elles parurent exagérées. On y répondit néanmoins de manière à donner suite à la négociation, bien que nous ne fussions pas alors en mesure d'étendre notre influence dans des contrées si lointaines.

Le fils du prince de Tougourt partit très satisfait de la réception qui lui avait été faite et regagnaït Tougourt par la voie de

Tunis. Peu de mois après, il reparaisait à Alger en compagnie d'un émissaire d'un âge mûr qui devait nous demander une réponse catégorique. Nous avons été assez heureux pour retrouver la lettre de créance qu'ils apportaient de leur maître ; en voici la traduction :

« Au Gouverneur d'Alger, de la part de Ali ben Djellab,

» La lettre que vous avez remise à mon fils m'est parvenue.
 » Le jeune homme se loue beaucoup de la manière dont vous
 » l'avez reçu. Vous lui avez dit que lorsque vous seriez disposé
 » à vous rendre à Constantine vous m'en feriez part. J'attends
 » la confirmation de cette promesse avec impatience. Cependant,
 » comme je vois que vos préparatifs ne sont pas encore faits, je
 » vous renvoie encore mon fils avec mon premier fondé de pou-
 » voirs pour vous engager à vous mettre promptement en route.

» El-Hadj Ahmed Bey a su que mon fils était allé auprès de
 » vous et il a mis des troupes sur pied sous le commandement
 » de son cheïkh El-Arab, Ben Gana, pour venir m'attaquer. C'est
 » parce que je suis entré en rapport avec vous et que mon fils
 » vous a vu que le Bey veut se venger de moi. Je vais attendre
 » le retour de mon fondé de pouvoirs et de mon fils avant d'al-
 » ler moi-même attaquer Ben Gana. Mais pour temporiser jus-
 » qu'à cette époque, je serai forcé de lui donner de l'argent et
 » des bestiaux.

» Je vous prie d'écouter bien attentivement ce que vous diront
 » mon fils et mon fondé de pouvoirs, Si El-Hadj Mohammed ;
 » comme ce dernier est plus âgé, faites bien attention à ses pa-
 » roles. Vous serez libre, après l'avoir entendu, de n'accepter
 » les propositions qu'il vous fera qu'à condition que je vous en-
 » verrai comme otages dix des familles les plus notables et les
 » trois enfants de mon frère. J'en prends l'engagement. Je dé-
 » sire que vous autorisiez mon frère aîné à rester à Bône avec
 » sa famille et ses biens. Là nous recruterons de nouveaux par-
 » tisans pour augmenter nos forces. Ensuite, nous aidant mu-
 » tuellement et avec l'aide de Dieu, la ville de Constantine tom-
 » bera en notre pouvoir et vous sera soumise.

» Vous êtes certainement l'ami de mon frère aîné, qui est
 » allé à La Mecque, et le mien également. A son retour, je vous
 » prie de ne pas oublier ce que je demande plus haut pour lui,
 » de le garder à Bône. Je vous envoie des dattes, choisies parmi
 » les meilleures, afin que nous ayons mangé ensemble du même
 » fruit et qu'il n'existe jamais de haine entre nous.

» Tout ce que mon fils m'a rapporté au sujet du Roi de France
 » et de son royaume m'a bien intéressé. Je vous prie d'envoyer
 » El-Hadj Mohammed et mon fils auprès du Roi de France, afin
 » qu'ils voient les merveilles de ce royaume. Mais cela ne doit
 » se faire que lorsque vous aurez accepté leurs propositions.
 » Tout ce que vous dira El-Hadj Mohammed mérite de votre part
 » la plus grande confiance. »

Pas plus que la première fois il ne fut possible de satisfaire l'impatience du prince tougourtin, qui voulait nous voir marcher immédiatement sur Constantine contre le Bey son ennemi.

Les émissaires étaient comblés de cadeaux, mais, renonçant au voyage en France sollicité d'abord, ils s'en retournaient chez eux désappointés.

Pendant le voyage de cette sorte d'ambassade, de graves événements se produisaient à Tougourt. Sultan Ibrahim, de retour de La Mecque après une absence de dix-huit mois, reprenait le pouvoir laissé à son frère Ali. Celui-ci, ayant exercé l'autorité suprême, et étant entré comme nous venons de le voir en relations avec nous, ne pouvait se résoudre à vivre en simple particulier. On a sans doute remarqué que, prévoyant le retour prochain de son frère et par conséquent sa propre déchéance, il insistait dans la lettre qui précède pour que nous le retenions à Bône, ce qui lui aurait conservé le pouvoir. Mais Ibrahim, en débarquant à Tunis du navire qui l'amenait d'Alexandrie, avait immédiatement repris la route de ses États. A peine était-il rentré chez lui et au milieu des fêtes pour célébrer son retour, qu'Ali, son frère, à la tête de quelques serviteurs dévoués, allait à la Kasba le poignarder de sa main et faisait mettre à mort ceux qui tentaient de le défendre. Ce crime fut le signal d'une nouvelle révolution. Tous les partisans de l'ancien régime se retiraient à

Temacin et alors commença une guerre acharnée entre les habitants de cette ville et ceux de Tougourt ayant pris parti pour le meurtrier. Malgré l'intervention pacifique du marabout Si Ali El-Tidjani, la lutte fut sanglante, d'autant plus que les habitants du Souf prêtaient leur appui à Temacin. Mais elle eut une fin, grâce à la Providence, disent les uns, grâce à une main inconnue, affirment les autres, ce qui paraît plus probable et de tradition. Sultan Ali El-Kébir succombait brusquement à d'atroces coliques en revenant d'une expédition contre le Souf où il avait tout mis à feu et à sang.

La notice rapporte que pendant le règne du Cheïkh Ali un Italien vint à Tougourt pour y fabriquer des canons. Il fondit beaucoup de cuivre sans résultat et Ali lui fit trancher la tête. La fille de cet Italien devint la femme du porteur de parasol du souverain saharien.

Abd-er-Rahman ben Amer succéda à son oncle Ali vers les derniers mois de l'année 1833. On le surnommait Bou-Lifa parce que sa mère, craignant de le perdre comme elle avait déjà perdu un de ses fils, imagina, sur l'avis d'un marabout, de l'envelopper d'un corps végétal réticulaire qui enveloppe lui-même les palmiers à la naissance des branches. Ce réseau filamenteux est appelé Lifa par les Arabes.

A la mort d'Ali, Lalla Aïchouch, veuve du sultan Amer, s'était emparée du pouvoir au nom de son fils Abd-er-Rahman encore en bas âge et fait périr par le fer ou le poison tous ceux qui lui portaient ombrage. En sa qualité de régente, elle avait contracté alliance avec le cheïkh El-Arab Ferhat et repris avec lui les pourparlers avec les Français à l'effet de renverser le bey de Constantine El-Hadj Ahmed.

A cette époque, nous étions déjà maîtres de Bougie et de Bône. Le général d'Uzer, commandant cette dernière ville, avait, par sa politique habile et la force des armes, étendu au loin notre influence. Poussant des reconnaissances jusqu'aux localités où se sont élevés depuis nos centres européens de Guelma et de Philippeville, il avait même proposé de profiter de l'animadversion dont le bey Ahmed était l'objet de la part de ses sujets, pour aller occuper Constantine, dont on lui promettait la conquête

sans coup férir, tant les esprits étaient disposés en notre faveur. Donc, lorsque le nouvel émissaire du prince de Tougourt arriva à Alger, vers les premiers jours de l'année 1834, il fut bien accueilli par le général Voirol. Abd-er-Rahman disait dans sa lettre qu'il commandait à *cent cinquante* villes ou villages dans le Sahara, qu'il pouvait mettre sur pied *vingt mille* combattants et promettait de faire cause commune avec nous si nous voulions prendre Constantine, dont nous le créerions Bey en remplacement d'Ahmed.

Il s'engageait à payer cent mille piastres par journée de marche des troupes du littoral à Constantine et à envoyer à Bône, comme garantie de sa parole, sa famille et la moitié de l'argent promis.

Ces propositions prises à Alger très au sérieux, le gouvernement donna des instructions au général Voirol pour les préliminaires du traité à intervenir avec le prince de Tougourt.

Abd-er-Rahman devait faire reconnaître l'autorité du roi des Français dans cette partie de la Régence. Il s'engagerait à n'avoir de rapports commerciaux que par Alger, Bône ou Bougie, à quel titre et pour quelque motif que ce fût. Il se rendait garant non-seulement de la soumission de toutes les tribus dépendantes du beylick de Constantine, mais encore de celles à portée, sur lesquelles son influence pourrait s'étendre, en les soumettant aux mêmes conditions; de concourir avec les Français à la dépense générale contre toute espèce d'ennemis, et à cet effet il donnerait des gages. Enfin il souscrirait à d'autres clauses que l'on croirait utiles d'imposer et qui seraient arrêtées en commun accord entre les parties contractantes.

Moyennant ces conditions, on lui donnait l'assurance que l'expédition sur Constantine serait susceptible d'être entreprise soit en y faisant concourir les troupes françaises, soit en mettant à sa disposition le matériel suffisant pour lui assurer les moyens de la faire réussir par ses propres troupes.

Le duc de Dalmatie appelé à donner son opinion sur cette négociation écrivait en outre au général Voirol: « Soit qu'Abder-Rahman agisse isolément, soit que la France intervienne, il serait important de savoir quel nombre de troupes, infanterie

« et cavalerie, il pourrait lui-même mettre en campagne, en y
 « comprenant ses alliés ; combien de temps il peut les retenir et
 « enfin quels seraient ses moyens pour assurer leur subsistance
 « pendant la durée des opérations. Vous comprendrez que la
 « connaissance de tous les moyens dont ce chef peut disposer,
 « ainsi que les engagements qui lui sont proposés, sont un préa-
 « lable indispensable, comme aussi de savoir à *quelle distance la*
 « *ville de Tougourt se trouve d'Alger et de Constantine.* »

Nous connaissions peu le pays algérien à cette époque, ce dernier passage le démontre suffisamment. Mais nous connaissions encore moins les hommes qui l'habitaient et surtout leurs mœurs. Nous exagérons l'importance et les ressources de certains chefs au point de consentir à traiter avec eux de puissance à puissance, comme nous l'aurions fait avec une nationalité européenne et civilisée possédant une organisation régulière. Nos traités avec Oulid ou Rabah, modeste cheïkh kabyle que nous bombardions du nom pompeux de *Prince de la vallée de Bougie*, et à qui nous avons même failli livrer alors gratuitement la suzeraineté de cette importante ville maritime, après tant d'efforts et de sang versé pour nous en emparer ; celui conclu avec Abd-El-Kader, jeune ambitieux dont nous ratifions ainsi nous-mêmes le titre d'*Émir des vrais Croyants* qu'il s'était donné, étaient autant d'erreurs inévitables à cette époque et dont nous devions subir les conséquences fâcheuses. Aux ouvertures plus avantageuses du Prince Tougourtin auquel s'étaient associés la plupart des chefs féodaux de la province de Constantine, on répondit par une faute d'un autre genre en exigeant trop de garanties. L'occupation restreinte était alors à l'ordre du jour et le général Voirol, paralysé par l'impuissance à laquelle ses instructions le condamnaient, se vit forcé d'employer des faux-fuyants avec des gens qui avaient hâte de conclure et qui s'en retournèrent pour la troisième fois chez eux, finissant par douter de la puissance de la France, ou du moins de sa volonté de s'établir en Afrique (1).

(1) Voir les Annales de Pélissier de Reynaud, témoin des événements de cette époque.

Ce n'est qu'en 1837, nous étant rendus maîtres de Constantine, que le Sultan de Tougourt entra de nouveau en correspondance avec nous. Enfin, après que le duc d'Aumale eût pris possession de Biskra en 1844, Abd-er-Rahman ben Djellab, spontanément et sans y être sollicité, déposait à nos pieds une puissance qu'il était libre de garder longtemps encore indépendante. Reconnaisant la suzeraineté de la France, il nous payait tribut comme il en payait aux Beys de Constantine pour pouvoir venir acheter des grains sur nos marchés (1). Les relations devenaient tellement cordiales que le mystérieux pays de l'Oued-Rir ne tardait pas à être ouvert à nos explorateurs. M. de Chavarrier, touriste distingué, et M. Marius Garcin, négociant intelligent, visitaient ces régions vers le mois de janvier 1847. M. Prax, chargé d'une mission par les Ministres de la guerre et du commerce, s'y rendait aussi à la fin de la même année. Enfin au mois de mars suivant, M. Dubocq, ingénieur des mines, et M. le lieutenant Dubosquet, chef du bureau arabe de Biskra, recevaient le meilleur accueil du petit Sultan de Tougourt. On ne lira pas sans intérêt quelques extraits des notes rapportées par ces hardis voyageurs et surtout le tableau qui nous est fait de cette cour saharienne étudiée sur nature.

A la mort du cheïkh Ali, empoisonné assure-t-on par Aïchouch, celle-ci s'empara du pouvoir au nom de son fils Abd-er-Rahman, alors âgé de huit ans. Avec le titre de khalifa elle prit la direction des affaires qu'elle conduisait avec une grande habileté. Femme de beaucoup d'énergie, elle était fort redoutée. Elle montait à cheval, portait des pistolets à sa ceinture et fumait même le tekrouri ou chanvre haché. Lalla Aïchouch était de la famille des Ben-Gana. Elle avait été fort jolie dans sa jeunesse, mais quand nos voyageurs la saluèrent, en 1847, elle était affligée d'un énorme embonpoint. Sa figure avait conservé une certaine fraîcheur, mais elle n'avait plus de dents. Malgré son âge voisin de la vieillesse, elle menait alors une vie très déréglée, elle entretenait même ostensiblement un amant nommé Si

(1) Ce tribut s'élevait à 20,000 fr. par an.

Bou Beker, ce qui était un sujet fréquent de discussions entre elle et son fils Sultan Abd-er-Rahman, mais celui-ci finissait toujours par céder et l'on voyait, après quelques jours de bouderie, reparaître Si Bou Beker à la Kasha, prêtant familièrement l'appui de son épaule à son jeune maître. Lalla Aï houch avait d'abord gouverné elle-même le pays, mais son fils ayant grandi prit les rênes du gouvernement et continua à l'admettre au conseil dans les circonstances importantes.

Abd-er-Rahman, écrivait M. Dubosquet, est aujourd'hui âgé d'environ vingt-deux ans; c'est un cavalier remarquable et un guerrier intrépide. Il nous a paru cacher sous les dehors d'une vanité puérile une assez grande finesse d'esprit. Il parle peu dans les questions sérieuses et écoute avec attention, se contentant de répondre le plus souvent par des banalités. Il ramène admirablement la conversation sur le point qui l'intéresse et cherche dans les paroles de son interlocuteur la réponse à une question qu'il ne fait jamais directement.

Cette réserve se conçoit facilement quand on considère les nombreuses révolutions qui ont tour à tour renversé ses prédécesseurs. Remarquons aussi qu'il a sous les yeux le jeune Selman, fils du Sultan Ali, son cousin, dont son père en mourant a laissé un parti puissant à Tougourt et qui, fort jeune encore, est déjà un excellent cavalier et montre les prémices d'un caractère entreprenant. La plus grande prudence est aussi commandée à Ben-Djellab, vis-à-vis de ses serviteurs qui malgré leur dévouement à sa personne ne se laisseraient pas facilement enlever les bénéfices du pouvoir qu'ils exercent au nom de leur maître. Malgré ces préoccupations, auxquelles s'ajoutent des difficultés assez graves avec les Arabes nomades, Sultan Abd-er-Rahman se livre à une boisson déréglée des liqueurs alcooliques qui le plonge souvent dans un état complet d'ivresse. A ce sujet, on lui avait donné des mœurs françaises une singulière idée, car il manifestait un grand étonnement en apprenant que chez nous l'ivrognerie ne se rencontrait que dans les classes inférieures de la société et était un motif d'exclusion de divers emplois du Gouvernement. Ce vice de boisson n'était pas le seul auquel il se livrait et malgré la beauté de ses quatre femmes légitimes, il

usait de son autorité, pour s'arroger les droits les plus révoltants de l'ancienne féodalité, auxquels les pacifiques Rouar'a ne pouvaient se soustraire.

Lorsque le Sultan de Tougourt sortait à cheval pour aller se promener hors de la ville, on le voyait, suivi de ses cavaliers du makhzen. Un esclave portait son fusil. Quand il partait en expédition guerrière il était précédé de sa musique et de ses étendards. Dans tous les cas, avant de rentrer en ville, on faisait la fantasia. Le Sultan lui-même lançait son cheval et tirait des coups de fusil. Les deux côtés de l'arène étaient couverts de nombreux spectateurs. Les filles de joie dont les cabanes s'élevaient auprès du lieu de la fantasia s'alignaient et poussaient des cris de contentement.

Suivant l'exemple de sa mère et traditionnel, du reste, dans la famille, le Sultan Abd-er-Rahman songeait plus à l'accroissement de ses richesses qu'au bonheur de ses Rouar'a et à l'organisation du pays.

Son entourage se composait ainsi qu'il suit :

Ben Yahia, ouzir ou ministre commandant en l'absence du cheïkh et assistant à toutes ses délibérations ;

Mehdi, trésorier, n'entrant pas au conseil, mais s'enivrant habituellement avec son maître ;

Mohammed bel Aid, nègre affranchi, majordome ;

Szad, esclave, khaznadji des grains ;

Ahmed El-Arbi, khaznadji des dattes ;

El-Hadj Mehdi, nègre affranchi, agha du goum ;

El-Hadj Mohammed, chargé des registres, secrétaire ;

El-Hadj Amar, chargé des amendes et des gratifications, membre du conseil, compagnon de bouteille du Sultan ;

El-Hadj Brahim Oukil Diaf, introducteur des ambassadeurs ;

Ben Fetita, porte parasol, salue le peuple au nom du Sultan au moment où celui-ci rentre en ville après une promenade ou une course quelconque. Il était marié à une jeune fille italienne d'une grande beauté qu'il avait élevée à la mort de son père, venu à Tougourt, comme nous l'avons dit plus haut pour y fon-

dre des canons et qui n'ayant pas réussi, eut la tête tranchée par ordre du cheïkh Ali.

Comme on le voit, les principaux emplois étaient occupés par des esclaves ou des affranchis qui, achetés par le père ou les oncles d'Abd-er-Rahman et après avoir partagé les jeux de son enfance, avaient été élevés par lui aux premières dignités. C'était aussi parmi eux qu'il choisissait ses mokaddems auxquels il donnait le commandement des principales oasis de son territoire.

Indépendamment du conseil dont nous avons fait connaître les principaux membres, une djemâa nombreuse choisie parmi les notables habitants de Tougourt discutait les affaires ayant une grande importance pour le pays. Pour les faits habituels, tels que l'audition de plaignants, la répression de délits, le cheïkh ne réglait pas lui-même, mais par l'intermédiaire de ses nègres. La perception des impôts présentait une grande irrégularité ; elle dépendait généralement des besoins du moment.

Tous les villages de l'Oued-Rir' étaient très soumis aux Ben-Djellab, si ce n'est Temacin qui à peu près tous les ans faisait des difficultés pour payer l'impôt, ce qui nécessitait quelque acte de vigueur de la part du Sultan. Nous avons déjà signalé, du reste, la rivalité entre les deux villes et quelques-unes de leurs luttes.

Pendant que M. Prax était à Tougourt la guerre éclata de nouveau entre elles, et notre voyageur, témoin de l'épisode, nous en a laissé le curieux récit que voici :

Le 2 décembre 1847 on apprit à Tougourt que les cavaliers Saïd-Oulad Amon, de Temacin, avaient enlevé soixante chameaux aux Bou-Azid qui retournaient au Zab avec un chargement de dattes de Tougourt. Le cheïkh Abd-er-Rahman sortit aussitôt avec sa déira et se mit à la poursuite des voleurs. Cette troupe ne rentra en ville que le jour suivant sans avoir pu reconnaître les traces de l'ennemi. La ville d'El-Oued, chef-lieu du Souf, alliée naturelle de Temacin proposa sa médiation. Des députés vinrent à cet effet à Tougourt avec quatre esclaves qu'ils offraient en

cadeau au cheïkh. Ils demandaient la paix pour Temacin et se transportaient dans cette ville afin de rétablir la bonne harmonie entre les deux cités rivales.

Sultan Abd-er-Rahman était assez disposé à la conciliation, mais sa mère y était contraire par haine et jalousie contre une rivale, Lalla Chouïkha, remplissant auprès de son fils, le jeune cheïkh de Temacin, un rôle de tutrice analogue au sien.

Abd-er-Rahman, voulant indemniser par quelques largesses les chameliers Bou-Azid raziés et étouffer leurs plaintes, demanda les clés de son trésor. Lalla Aïchouch s'emporta et lui répondit en plein conseil : « C'est à Temacin qu'il faut aller chercher tes clés ! » La guerre était décidée.

Sultan Abd-er-Rahman réunit tous ses cavaliers et envoya son secrétaire auprès du commandant supérieur de Biskra pour réclamer l'appui des nomades et des fantassins des Bou-Azid et des Oulad-Djellab. Son ministre allait, de son côté, dans le Souf faire appel à ses contingents. La ville d'El-Oued, chef-lieu du Souf, se trouva dans une position difficile. Pour conserver la paix avec Tougourt, elle devait abandonner Temacin, son alliée. Mohammed bel Hadj, ancien khalifa du Zab, au temps d'Abd El-Kader, qui vivait alors retiré à El-Oued, consulté par le cheïkh de cette ville, répondit à ce dernier : « Restez tranquilles et préférez vos biens à l'alliance de Temacin. Si vous bougez, les Français viendront aboyer après vous ! »

Ainsi, Temacin, abandonnée de ses alliés, réduite à ses propres forces, eut à lutter contre Tougourt, appuyée par les Arabes du Zab et les gens du Souf accourus à l'appel de Ben-Djellab. L'armée du Sultan Tougourtin était composée ainsi qu'il suit :

Oasis de Tougourt et dépendances : 3,900 fantassins et 150 cavaliers ;

Oasis du Souf : 650 fantassins ;

Arabes du Zab : 1,600 fantassins et 580 cavaliers ;

Total : 6,150 fantassins et 730 cavaliers.

Le 12 février 1848, le cheïkh de Tougourt sortit de la Kasba avec ses cavaliers, sa musique et ses deux étendards. L'armée le

suivit, et il ne resta en ville que les vieillards, les femmes et les enfants. Les derviches, dit M. Prax, qui accompagnaient l'expédition nous promirent la victoire; les femmes, sur les terrasses, firent entendre leurs cris d'allégresse. On s'arrêta à une lieue de Tougourt pour attendre les Arabes du Zab, qui voulaient être payés avant de combattre. Depuis leur arrivée, ces Arabes demandaient de l'argent avec la ténacité naturelle aux fils d'Ismaël et avec d'autant plus de persistance que leur concours était indispensable. Le Sultan de Tougourt promit de donner tout ce qu'on voulait, mais après la soumission de Temacin. Les Arabes demandaient 40 piastres de Tunis par fantassin et 80 par cavalier. A ce compte, il leur fallait une somme totale de 80,000 piastres. Le cheïkh fit des cadeaux aux chefs et le lendemain les Arabes rallièrent.

La route de Tougourt à Temacin coupe une grande sabkha de terres humides et salines envahies en partie par les sables.

Nous arrivâmes en vue des dattiers de cette oasis. L'ennemi attendait dans la position qu'il avait choisie; les cavaliers à l'extrémité d'une plaine protégée par les feux des fantassins; ceux-ci retranchés dans la forêt de palmiers. On s'observa longtemps en poussant des cris sauvages. Quelques cavaliers se détachèrent des groupes et commencèrent le combat. Des fantassins du Souf, n'obéissant qu'à leur ardeur belliqueuse, se portèrent en avant dans les jardins et bientôt l'ennemi fut repoussé. Il se massait devant nous, tandis que notre monde se dispersait. Nous fûmes repoussés à notre tour et battîmes en retraite.

L'armée de Temacin comptait 2,250 fantassins et 120 cavaliers. Elle perdit 7 hommes tués dans le combat, 13 prisonniers qui furent décapités, 14 chevaux enlevés.

Tougourt eut 2 hommes tués, 7 blessés, 2 chevaux tués. Dans les jardins, je vis un prisonnier blessé, dépouillé de ses vêtements, étendu aux pieds d'un cavalier. Un fantassin allait faire feu sur ce prisonnier, lorsque j'arrivai pour détourner son fusil. Un autre individu tirait son sabre pour lui couper la tête, le prisonnier s'écria : Allah ! Allah ! Il demanda la main du cavalier. Celui-ci se baissa, le releva et le garda sous sa protection.

Nous allâmes camper à un quart de lieue des jardins de Tema-

cin, peu satisfaits de la journée. Cependant l'ennemi se considéra comme vaincu. Un de ses cavaliers partit pour El-Oued, afin de demander l'appui de cette ville. Sur le poitrail de son cheval, il avait suspendu un lambeau de sac couvert de suie et portait ainsi le deuil de la défaite de Temacin jusqu'au Souf.

Le 14, l'ennemi ne défendit que les abords de la ville. On poussa des hurras, on tira des coups de fusil de part et d'autre. Tandis qu'on se battait, une partie de nos hommes ravageaient les jardins et détruisaient grand nombre de dattiers (1).

Le Sultan de Tougourt portait un riche burnous de velours, montait un superbe cheval du Maroc et avait auprès de lui Ben Fetita, son porteur de parasol. Passant devant moi, il me fit un gracieux salut; je lui offris du cœur de palmier que je tenais dans mon haïk.

Nous partîmes chargés de butin produit du dattier : bois à brûler, djerid, djemmar, rejetons furent enlevés et portés au camp. Avec le djerid, on forma des haies et des cabanes, et nous nous trouvâmes ainsi comme dans une oasis au milieu des sables, tandis que les Arabes restaient sous la tente comme au Sahara.

Les femmes arabes nous donnèrent un spectacle curieux. Placées en rond, elles marchaient et criaient toutes ensemble, répétant les paroles qui suivent quatre ou cinq fois et s'égratignant la figure jusqu'au sang :

- « C'était un seigneur, c'était mon frère !
- « C'était un cheïkh, c'était un bey ;
- Il était vaillant, c'était un bon cavalier ;
- « Combien il a ramené de chameaux pris dans les razias !
- Il était la terreur de l'ennemi ! »

Telle était l'oraison funèbre d'un cavalier qui venait de mourir à la suite d'une blessure. Ces femmes cessèrent de crier et de tourner pour s'asseoir et pousser des sanglots. Elles recommencèrent quelques instants après la même cérémonie. Dans une guerre de ce genre, chaque jour amenait de nouvelles scènes.

(1) Les Arabes font mourir les dattiers en enlevant les branches qui partent du cœur de l'arbre, — Djemmar.

C'était un mélange de religion, d'indiscipline, d'héroïsme, de barbarie, de bravoure et d'amour du pillage, qui faisait souvenir des guerres tumultueuses et des bandes mercenaires du moyen âge.

On ne peut entendre leurs chants, qui ne sont pas autre chose que des chants d'amour, sans se reporter aux époques brillantes où la civilisation des Maures jeta un si vif éclat et communiqua à la Chrétienté cette galanterie qui adoucit les habitudes guerrières et amena la chevalerie.

Le 15, les cavaliers parcouraient la plaine, les fantassins faisaient feu sur l'ennemi masqué par les jardins ; on poursuivait la destruction des dattiers.

Placé sur un point élevé, le cheïkh à cheval observait les mouvements à l'aide d'une longue vue. Sur cette éminence, on avait planté la tente du cheïkh ; auprès de lui étaient les deux étendards, sur lesquels on lisait le texte suivant tracé en gros caractères :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur Mohammed.

» Lorsque je pense au chemin du salut, mes yeux versent des larmes de sang (1). »

Les femmes arabes arrivèrent. L'une d'elles, s'adressant à un cavalier qui se reposait, lui dit : « Que fais-tu là ? Va rejoindre tes compagnons ! »

Le cavalier obéit.

Tandis qu'on tirait de part et d'autre des coups de fusil, ces femmes, étendant les bras et imposant les mains, criaient :

« Dieu, fais triompher nos hommes !

» Fais que l'ennemi soit vaincu. »

Les femmes arabes suivent les hommes dans les combats ; elles portent l'eau, préparent la nourriture, soignent les blessés, en-

(1) Passage du poème religieux intitulé El-Borda. Ce drapeau, en soie verte brodée en or, a été pris par nos troupes en 1854, quand le colonel Desvaux s'empara de Tougourt. Il figure aujourd'hui dans les trophées de la division de Constantine.

couragent le monde. On les voit quelquefois sur les champs de bataille avec du henné détrempé dans les mains, prêtes à rougir les vêtements de ceux qui restent en arrière, afin de les signaler à toute la tribu. A leur vue, les trainards se sauvent et courent au combat. Souvent, elles relèvent leurs jupes, montrant leurs nudités à l'ennemi, soit en signe de mépris, soit pour lui jeter un sort.

A 9 heures du soir, nous entendîmes les cris plaintifs des chameaux; les Arabes chargeaient et partaient. Le cheïkh leur promit de l'argent pour le lendemain. Les coups frappés sur les piquets de tente annoncèrent que les Arabes restaient. Le lendemain, le cheïkh fit compter à chaque Arabe fantassin 15 piastres de Tunis et 30 aux cavaliers. Ils furent satisfaits pour le moment et promirent de marcher contre l'ennemi.

Le cheïkh partit avec sa déira pour Tougourt. Le soir, il envoya frapper aux portes des principaux habitants de la ville pour prélever une contribution plus ou moins considérable, suivant la fortune des individus. Elle s'éleva, pour les plus riches, à mille piastres. Déjà, le 4 février, une pareille contribution avait été prélevée sur les habitants de Tougourt.

Sous un régime aussi arbitraire, les Tougourtins avaient soin de cacher leurs richesses; ils enfouissaient leur argent au lieu de le faire valoir; hommes et femmes sortaient vêtus très modestement; ce n'était que dans l'intérieur du harem que les femmes portaient des étoffes de soie.

La guerre se prolongea jusqu'au 21 février. A cette date, Temacin envoya ses marabouts au camp pour faire savoir au Sultan de Tougourt qu'on voulait se soumettre. Il demanda une contribution de guerre de *cent mille piastres*. Temacin donna deux chevaux de soumission et neuf otages, et obtint un délai d'un mois pour verser la somme qui lui était demandée. Cette ville comptait dans les rangs de son armée 100 blessés; elle avait perdu 25 hommes et 6,000 dattiers.

Le 24, le cheïkh Abd-er-Rahman fit son entrée à Tougourt; tous les combattants se portèrent sur une grande plaine, auprès de la porte Bab-el-Khadra, et les cavaliers commencèrent la fantasia, lançant leurs chevaux au grand galop et faisant parler la

poudre, suivant l'expression arabe. Les portes de Tougourt, qui étaient restées fermées pendant tout le temps de l'expédition, s'ouvrirent. Le Sultan entra en ville et se dirigea vers la Kasba avec son escorte, salué par les femmes qui, placées sur les terrasses, agitaient les pans de leur haïk et poussaient les cris aigus appelés *azeraït* que font entendre les femmes dans tous les pays musulmans, lorsqu'elles veulent exprimer leur joie.

Les gens du Souf qui prirent les armes pour Tougourt à l'appel du cheïkh, avaient été nourris aux frais des habitants de la ville. Matin et soir, on leur servait le kouskouss; mais en présence de l'ennemi et pendant douze jours, ils n'avaient eu, à leur grand mécontentement, que des distributions de dattes. Après l'expédition, le Sultan les congédia en leur faisant savoir qu'il leur coupait les vivres. Il y eut alors, sur la place publique de Tougourt, une explosion d'injures et de menaces. « Nous » nous sommes battus pour lui, disaient les Souafa, nous lui » avons donné notre argent et nous n'avons pas eu seulement » *un je vous remercie!* Par Dieu, ce Sultan qui n'a que des dattes » pour notre ventre, ne vaut pas un Mzabi, pas même un Juif; » il faut traiter directement avec la France et n'avoir rien de » commun avec Tougourt. »

D'une autre part, les Arabes du Zab demandaient un supplément de solde. Le cheïkh Ali, oncle et prédécesseur du cheïkh Abd-er-Rahman, qui les avait conduits dans les guerres du Souf, leur avait donné dans ce temps-là 36 piastres par fantassin, 60 piastres par cavalier. Le cheïkh Abd-er-Rahman, en faisant compter au camp la moitié de cette somme, avait promis de la compléter après la soumission de Temacin. La paix conclue, le cheïkh oubliait sa promesse.

Campés hors la ville, les Arabes, plus mécontents que les Souafa, prennent les armes. Les habitants de Tougourt font entendre le cri de guerre, les cavaliers du makhzen partent au galop. On tire des coups de fusil. La guerre civile est aux portes de Tougourt. Le cheïkh sort de la Kasba à cheval; il veut se porter au milieu de la mêlée, le sabre à la main. Il est retenu par ses serviteurs. Un homme de la ville est blessé, un Arabe est tué. Les gens du Souf, étrangers à cette lutte, se mettent entre

les deux partis et font cesser le feu. Les Arabes partent, non sans maudire mille fois Ben-Djellab. D'un autre côté, les fantassins de Tougourt étaient loin d'être satisfaits des procédés du cheïkh. Après avoir nourri les contingents du Souf, ils avaient payé des contributions extraordinaires en espèces pour couvrir les frais de la guerre. Ils s'étaient résignés en murmurant tout bas.

Les gens d'El-Oued-Souf, avons-nous vu, étaient restés neutres dans le conflit avec Temacin, bien que leurs alliés fussent attaqués. Mais Ben-Djellab, emporté par son désir de vengeance, ayant fait couper les palmiers qu'ils possédaient à Temacin, ce nouveau grief fit prendre les armes aux Souafa d'El-Oued. A l'instigation de Ben Ahmed bel Hadj, l'ancien partisan d'Abd El-Kader, toujours réfugié chez eux, ils achetèrent des chevaux dans le Djerid et firent des préparatifs pour tomber sur les villages des Oulad-Saoud protégés du Sultan tougourtin. Peu de temps après, ils poussaient une pointe dans l'Oued-R'ir et enlevaient aux Oulad-Moulai la majeure partie de leurs chameaux, gardés seulement par quelques bergers.

De son côté, Abd-er-Rahman ben Djellab ne restait pas inactif; maître de Temacin, il voulait soumettre El-Oued, mais l'appui des nomades lui paraissait insuffisant pour cette entreprise; il se rendit lui-même à Biskra dans le but de solliciter l'intervention d'une colonne française. On était au lendemain des événements de Paris de 1848, et on sait comment ils réagirent sur l'Algérie par des insurrections indigènes dans le nord et dans le sud de la colonie, — nous ne rappellerons que Zaatcha. La situation inquiète de tout le pays ne permettait pas d'entreprendre une opération dans le Souf, malgré les avantages qui en résulteraient. D'autre part, il nous importait beaucoup que ce pays ne fût pas sous la domination de Tougourt. Une fois El-Oued entre les mains de Ben Djellab, nous avions à craindre son indépendance et ses vues ambitieuses, son importance dans le Sud devenait considérable.

Le commandant supérieur de Biskra, M. Gaillard de Saint-Germain, reçut parfaitement le cheïkh Abd-er-Rahman. Malgré des témoignages de considération qui flattent ordinairement la

vanité naturelle aux chefs indigènes, celui-ci repartit mécontent pour Tougourt, parce qu'il emportait la conviction qu'il ne lui fallait pas s'attendre à l'appui des armes françaises pour étendre son autorité.

L'année suivante, M. de Saint-Germain parvenait à réconcilier le cheïkh de Tougourt et les gens d'El-Oued. Il conduisit lui-même à Alger, pour être présentés au Gouverneur général, les principaux des villages du Souf et les chargés d'affaires des cheïkhs de Tougourt et de Temacin. Tenant compte des penchants politiques, il fut décidé que les cheïkhs de Tougourt continueraient d'administrer l'Oued-R'ir et les villages du Souf, mais que Temacin dépendrait directement du commandant supérieur de Biskra.

Biskra a toujours été la ville des intrigues, et aussitôt que la mesure qui précède eut été décidée, on se hâta d'annoncer que le cheïkh Abd er-Rahman était tombé en disgrâce. De toutes parts, la déconsidération s'attachait à lui. Les Français, disait-on, l'abandonnent, il n'a plus d'autorité et il ne saurait trouver en eux un appui. Tous ses ennemis lèvent la tête et ils vont dans Temacin, devenue indépendante, grossir le groupe des mécontents, fomenter des troubles, exciter contre Ben-Djellab le fanatisme, flatter les espérances de ceux qui peuvent prétendre à sa succession. Froissé de toutes ces intrigues résultant de la nouvelle réorganisation du pays, mécontent que nous ne lui ayons pas abandonné Temacin, Abd-er-Rahman, à la tête des fantassins de l'Oued-R'ir et d'une partie du goum des Oulad-Moulat, allait attaquer la petite oasis de Blidet-Amar, qui suivait toujours la ligne politique de Temacin. Après avoir facilement forcé les habitants à se renfermer dans les murs du village, Ben-Djellab fait commencer la coupe des palmiers. Il en avait déjà abattu un bon nombre, lorsqu'il apprend l'approche de plus de 2,000 fantassins du Souf qui arrivent au secours de Blidet-Amar. Ben-Djellab bat précipitamment en retraite sur Tougourt; les Souafa le poursuivent en échangeant une fusillade insignifiante.

A partir de l'époque où nous sommes arrivés, la tâche du chroniqueur devient facile; elle ne consiste plus, en effet, qu'à

reproduire des extraits des documents officiels relatant les incidents de chaque jour observés attentivement par nos officiers (1).

Le cheïkh Abd-er-Rahman, dit le capitaine Seroka, avait succédé tout jeune encore dans le gouvernement héréditaire de l'Oued-Rir', au cheïkh Ali. Le cheïkh Ali avait laissé un enfant plus jeune encore nommé Selman. Abd-er-Rahman voyait grandir son cousin avec une défiance toute naturelle. C'était ce nom de Selman que prononçaient tous les mécontents.

Au mois de juin 1850, un nègre avait surpris le cheïkh Abd-er-Rahman dans sa galerie de repos et lui avait tiré un coup de tromblon à bout portant. Il avait eu l'épaule traversée. Au bruit de la détonation la garde du cheïkh était accourue et l'assassin massacré avec un empressement qui fit croire à Ben-Djellab qu'on avait voulu prévenir des aveux compromettants. Ben-Djellab, se disait-on, se laissait dire que les partisans de Selman avaient pu seuls armer le bras de l'assassin. Aussi, depuis ce jour Selman était-il l'objet d'une méfiance sombre. Abd-er-Rahman finit même par le tenir en charte privée, sous la surveillance de serviteurs dévoués et capables de tout. Selman comprit alors que sa vie dépendait de caprices et d'emportements que les habitudes d'ivresse de son cousin ne renouvelaient que trop souvent. Selman parvint à s'échapper et se réfugia à Temacin au mois de mars. Cette fuite ne causa pourtant aucun désordre dans l'Oued-Rir'; loin de se poser en prétendant, Selman écrit qu'il s'est évadé pour sauver sa tête. Abd-er-Rahman mit tout en œuvre pour empêcher les Français d'accueillir favorablement les démarches de Selman. Au mois de mai un nouvel incident faillit troubler la paix de l'Oued-Rir'. Malgré les ordres réitérés qu'il avait reçus, le cheïkh Abd-er-Rahman continuait d'ouvrir le marché de Tougourt aux insurgés des L'Arbâ et des Harazlia. Ayant

(1) Entre autres documents, il existe une Histoire inédite du cercle de Biskra qui aurait certes mérité les honneurs de l'impression. Ce document, aussi exact que savamment écrit, est l'œuvre du colonel Seroka, successivement chef du bureau arabe et commandant supérieur de Biskra, qu'une mort prématurée a enlevé à l'armée, à la science, et surtout à sa famille et à ses nombreux amis.

appris qu'une grande caravane de ces insoumis était campée sous les murs de Tougourt, le commandant supérieur de Biskra donna l'ordre au cheïkh El-Embarek des Oulad-Moulat de réclamer le concours des Ben-Djellab et d'enlever cette gaffa. El-Embarek part la nuit de Meggarin avec une quarantaine de cavaliers, tombe à la pointe du jour sur les insoumis. Il les aurait enlevés complètement si les portes de Tougourt ne s'étaient ouvertes pour leur donner asile et si des murailles mêmes de la Kasba, des coups de fusil n'avaient forcé les Oulad-Moulat à la retraite. Ben-Djellab ordonnait en outre à tous les villages de l'Oued-Rir' de faire main-basse sur le cheïkh El-Embarek et ses cavaliers. Il fait saisir les magasins des Oulad-Moulat et commence à faire couper leurs palmiers. Mais comprenant bientôt combien peut lui devenir funeste la voie où il s'engage, il fait amende honorable, envoie son impôt à Biskra et promet d'indemniser les Oulad-Moulat. Dans un moment où le général de St-Arnaud, commandant de la province faisait sa rude campagne dans les montagnes de Gigelli, à une époque de l'année où règne dans l'Oued-Rir' la fièvre connue sous le nom de Oukhem ou de Tehem, on ne pouvait y envoyer des troupes, quand on en aurait eu de disponibles. Ce n'est pas dans de pareilles circonstances qu'on pouvait traiter le cheïkh Abd-er-Rahman avec une sévérité qu'il ne méritait que trop. On dut se montrer satisfait de ses excuses et de ses explications.

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)

